

**CHRISTIAN GAILLY**

# **LILY ET BRAINE**

*roman*



**LES ÉDITIONS DE MINUIT**



# LILY ET BRAINE

## DU MÊME AUTEUR



DIT-IL, 1987  
K. 622, 1989  
L'AIR, 1991  
DRING, 1992  
LES FLEURS, 1993  
BE-BOP, 1995 ("double", n° 18)  
L'INCIDENT, 1996 ("double", n° 63)  
LES ÉVADÉS, 1997 ("double", n° 65)  
LA PASSION DE MARTIN FISSEL-BRANDT, 1998  
NUAGE ROUGE, 2000 ("double", n° 40)  
UN SOIR AU CLUB, 2002 ("double", n° 29)  
DERNIER AMOUR, 2004  
LES OUBLIÉS, 2007

CHRISTIAN GAILLY

# LILY ET BRAINE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE  
À CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES  
PAPETERIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 À 50 PLUS  
SEPT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS  
DE H.-C. I À H.-C. VII

© 2010 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

Par quelle voie mystérieuse était-elle  
parvenue à ce qui se présentait  
comme un pessimisme gai ?

Marguerite Duras  
*Le Ravissement de Lol V. Stein*





Lily était venue l'attendre à la gare. Elle n'était pas venue seule. Deux autres vivants lui tenaient compagnie. Un enfant et un chien. Un petit garçon de trois ans et un chien du même âge. Le fils de Braine s'appelait Louis. La chienne de Lily s'appelait Lucie.

Louis était un bel enfant aux cheveux d'un blond nordique, presque blancs, avec des yeux bleu clair ombragés par de longs cils, et Lucie une petite chienne, un bâtard de caniche nain femelle, toute noire, frisée comme un mouton, une boule de poils avec deux petits yeux ronds marron et une langue rose. Il faisait chaud. C'était vers le 20 juillet. En plein soleil sur le quai.

Lily tenait son fils par la main et la chienne tirait

sur sa laisse. Lily aurait pu venir seule, accueillir seule son mari, rester seule quelque temps avec lui avant d'être à nouveau gênée par le chien et l'enfant.

Elle aurait pu les laisser à ses parents pour la journée. Elle aurait pu mais elle avait préféré les emmener avec elle. Elle avait pensé qu'un survivant qui se souvient qu'il a une femme, un fils et un chien, a envie de les voir tous les trois, avant toute chose.

Ça se défend. C'est comme on le sent. Dans peu de temps, ils seront quatre, ensemble, réunis. La famille Braine. Lui et Lily, Louis et Lucie. Louis avait beaucoup changé, pas Lucie. Louis avait maintenant au moins trois ans, Lucie aussi, ils étaient nés à peu près en même temps.

Braine n'allait pas reconnaître son fils. La chienne, si, sûrement, il allait la reconnaître. À l'âge d'un an, quand elle a vu Braine s'en aller, Lucie avait déjà la tête qu'elle aurait toute sa vie, pas Louis.

Quand Braine est parti, Louis était un bébé de onze mois, qui ne marchait pas, ne parlait pas, le crâne comme un caillou, alors qu'aujourd'hui,

après tout ce temps, peu de chance qu'il reconnaisse son père, autant dire pas du tout. Lucie, elle, si, son maître, elle va le reconnaître.

Du reste, lorsqu'ils se sont trouvés face à face, Braine d'un côté, Lily, Louis et Lucie de l'autre, Louis n'a pas bougé, n'a pas lâché la main de sa mère, qui pourtant lui disait : C'est papa, va, c'est papa, alors que Lucie, elle, oui, elle a bondi au bout de la laisse, tirant comme une folle, Lily l'a lâchée, elle est partie au grand galop, et tous les deux, Lily et Louis, l'ont vue sauter dans les bras de Braine.

La scène avait beaucoup amusé Louis, qui ému avait dit : C'est papa ? Oui, mon chéri, avait répondu Lily, qui émue elle aussi s'était approchée de son mari.

La chienne continuait de lui lécher la figure, surtout le nez, la joue et son oreille, son haleine sentait le chocolat, un peu le caramel, peut-être un chocolat fourré au caramel, l'haleine de Louis devait sentir la même chose. Braine avait laissé tomber son sac pour saisir la chienne au vol.

Il la déposa sur le quai. La confia à Louis, lui enroulant la laisse autour de la main. Ensuite, il attira Lily. Il y avait quelque chose de douteux dans

ses gestes, d'un peu suspect, peu naturel, une mécanique d'automate.

Elle avait marché jusqu'à lui. Dix bons mètres les séparaient. Les deux mains prises, puis libres d'enfant et de chien, puis de nouveau prises. Louis lui avait repris la main et redonné la laisse du chien quand elle se sentit, plus qu'attirée, plutôt tirée, happée, capturée, raptée par les bras de Braine puis privée d'air par la bouche de Braine.

Il ne savait pas pourquoi il faisait ça. Le jour de sa libération approchait. Un homme en blouse blanche souriant lui répétait qu'il allait bientôt pouvoir serrer sa femme dans ses bras et l'embrasser jusqu'à l'étouffer.

Il pensait que Lily le voulait. Mais oui, elle en avait envie, mais tout ça était si soudain, si brutal. Elle ne s'attendait pas à autant de force. Elle s'attendait à tout le contraire. Elle pensait trouver un Braine encore faible, à peine capable de la prendre dans ses bras. Elle se préparait à le faire elle-même. La dernière lettre était d'un épuisé. Une écriture tremblée, méconnaissable, tout juste lisible : Je reviendrai le dimanche 20 juillet.

Il l'avait empoignée, à demi brisée, et maintenant

il ne bougeait plus, il attendait, se disant que peut-être elle aussi elle avait envie de l'embrasser à sa manière de femme. Il ne se trompait pas.

Lily se dressa sur la pointe des pieds et lui couvrit le visage, l'entier du visage et même au-delà, d'innombrables et minuscules baisers, brefs et musicaux, rappelant un pépiement d'oiseau.

Ça amuse beaucoup les bébés et les chiens. Louis rigolait et Lucie jappait. Ça y était. Toute gêne semblait avoir disparu. On allait pouvoir avancer. On allait quitter ce quai de gare.

Louis avait peur de la locomotive. Lucie, pas du tout. Chien au lieu d'être chienne, elle eût volontiers levé la patte sur les grandes roues.

Lily était une femme pas chienne du tout. Cheminant sur le quai vers la sortie, elle se demandait si Braine avait été sensible aux efforts spéciaux qu'elle avait faits pour lui plaire, capillaires et vestimentaires.

Elle le regardait marcher, grand maigre flottant dans sa tenue d'été militaire, son sac sur l'épaule, et elle se disait : Au moins j'espère qu'il les a remarquées. Sa coiffure et sa robe.

Rien que du très simple qu'elle n'avait pas porté

depuis longtemps. La coiffure que Braine aimait bien et une robe qu'il aimait bien dans le temps.

Dans ce temps-là, il le disait : J'aime bien ta coiffure et j'aime beaucoup ta robe. Une petite robe toute simple, disait Lily, tu vas voir, elle est jolie, elle est blanche avec des fleurs bleu Lobélia, je la mettrai dimanche.

Braine ajoutait : Et tu te coifferas comme j'aime ? On verra ça, disait Lily, et le dimanche elle arrivait avec ses nattes, deux tresses arrêtées par des rubans du même bleu que les fleurs de la robe.

Ça faisait comme si des papillons aux ailes bleues s'étaient posés sur ses épaules blanches. De loin, c'est vrai, on aurait dit « La princesse aux papillons », quand Braine la voyait arriver les dimanches d'été dans cette robe que le vent rendait folle et la lumière transparente de légèreté.

Tout ça n'était pas si loin, c'était pour ainsi dire hier, mais aujourd'hui Braine ne s'était rendu compte de rien.

Était-ce si nécessaire ? Et puis d'ailleurs se rendre compte de quoi ? Pour quoi faire ? Il voyait la couleur du ciel, il sentait la chaleur du soleil, sous ses pieds la terre ferme, le goût de la bouche de

Lily, la main d'un môme qui peut-être n'était pas le sien, la langue du chien, rose, et la douceur de cette boule de poils frisés, noirs, pourquoi faudrait-il qu'en plus il s'en rende compte ?

Ça ne l'empêchera pas de traverser les voies avec les trois autres, mère, fils présumé, chien, et d'en éprouver un vertige qui restera non analysé. Pourtant ce vertige vient de loin et on sait par quels chemins.

Traverser les voies comme souvent dans les petites gares de campagne. Puis la maison des guichets, deux portes vitrées se faisant suite, se faisant face. D'un côté le désert ferré, de l'autre la place du marché, la vie, le boulanger, le parc à bagnoles et les bagnoles dedans.

La famille Braine se dirigeait vers une berline verte. Une carte grise et un permis rouge au nom de Lily. Braine n'aurait pas su dire si c'était la bonne, la leur, la sienne, cette berline verte. Ou la même que celle qu'il avait avant, avant de partir, il y a de ça deux ans et demi, hôpital compris.

Ça non plus, ça n'avait pas d'importance. Ce qui importait c'est que la voiture, en bon état, marchait. Lily l'avait conservée en bon état, elle l'avait

bien conduite, pas démolie, n'avait eu avec elle aucun accident, de sa faute ou pas de sa faute, c'était ça l'important.

Il faut dire aussi : Le moteur a bien fonctionné, pas la moindre panne, une bonne marque. Braine lui avait parlé, à Lily, avant de l'abandonner : Tâche d'être gentille avec elle, conduis-la sans faire d'histoires, je compte sur toi, démarre.

Lily assise au volant, se soulevant et tirant sur sa robe pour la froisser le moins possible, mais quoi qu'on fasse, elle se froisse, plus ou moins, ça dépend des tissus, certains pas du tout, paraît-il.

Braine à côté d'elle. Louis et Lucie à l'arrière. Le sac, un sac de l'armée, dans le coffre, et tout à coup plus aucune rue, plus de maisons, le ciel s'ouvre au-dessus de la route, et là, Braine est ébloui, bouleversé par le ciel, le soleil, la vitesse, et le voilà qui se met à balancer son buste d'arrière en avant, histoire d'en gagner, de la vitesse, l'air de dire : Plus vite, chauffeur.

Est-ce à dire que Braine a rapporté de là-bas le cerveau d'un enfant de trois ans ? C'est possible. Pourquoi pas ? Et après, même si c'était ?

Il cesse de s'agiter, se retourne et regarde Louis.



Peut-être voulait-il amuser Louis, ou s'amuser avec lui ? Louis faisait comme lui. Braine le voyait se balancer d'avant en arrière, agrippé au dossier, près de la nuque de sa mère, comme s'il était en train de l'étrangler.

La route était belle. Le calme était revenu dans la voiture. C'est elle qui tout à coup s'est mise à faire des bonds, secouée par des hoquets puissants, des trous dans la carburation, en désaccord avec l'allumage, et de nouveau les bustes, y compris celui de Lily, involontaires se balançaient d'avant en arrière.

Non, ce n'était pas une panne d'essence qui s'annonçait, bien que les symptômes soient à peu près les mêmes. Il s'agissait d'autre chose. Pour ceux que ça intéresse : À partir d'un certain régime de rotation, et il venait de l'atteindre, ni plus haut ni plus bas, car plus haut ou plus bas le phénomène n'apparaît pas, le moteur se coupe, reprend, se coupe, reprend, ainsi de suite, il fallait s'arrêter, ou rouler plus vite, ou rouler moins vite, on décida de s'arrêter.

Braine trouva un tournevis dans le fond de la boîte à gants et descendit de voiture. Lily déver-

rouilla le capot. Braine l'ouvrit, disparut derrière pendant trois minutes, puis, le capot redescendant, Braine reparut, ça tournait rond, en route.

Le moteur n'avait pas été arrêté. Lily n'eut pas à le remettre en marche, elle relança la voiture sur la route, et tandis qu'elle la relançait, Braine, penché en avant, rangeait le tournevis dans la boîte à gants, elle lui dit : Je vois que tu n'as pas perdu la main. Louis s'endormait sur la banquette. La chienne était malade en voiture.

Braine n'avait pas répondu à ça : Je vois que tu n'as pas perdu la main, ni à ça ni à quoi que ce soit. Pas un son, rien d'audible en tout cas, pas même le geste de modestie, celui qui signifie : C'était rien du tout, laisse tomber, arrête de me faire des compliments, ça me fatigue, je déteste ça. Lily se rendit compte alors seulement que Braine n'avait pas prononcé un seul mot depuis sa descente du train.

Elle se demanda s'il avait parlé dans le train, avec quelqu'un, un homme, ou une femme, plutôt un homme mais peu importe, parlé, elle lui dit : Tu n'es pas content de nous voir ? Et Braine ne réagissant pas, elle poursuivit :

J'espère au moins que les médecins m'ont dit la vérité quand ils m'ont dit que tu avais recommencé à parler. C'était la vérité ? Oui ou non ? Il semblerait que Braine ait répondu oui. Sa voix était floue, trouble, faussée, un peu cassée, les cordes vocales sans doute endommagées, d'avoir trop gueulé peut-être, quand ça tombait de tous les côtés.

Bon, mais avait-il répondu oui ? Avait-il seulement répondu ? N'était-ce pas plutôt qu'un vague grognement ? Lily eut envie d'employer avec lui la méthode employée avec Louis : Oui qui ? Oui Lily. Merci qui ? Merci maman.

Puisque tu reparles, paraît-il, dit-elle, je voudrais que tu dises : Oui, ma petite Lily chérie que j'aime, va doucement, prends ton temps, prononce bien chaque mot, je veux les entendre tous.

Elle n'osa pas. Elle eut pitié de lui. Une pitié subite. Elle l'avait regardé pour l'interroger. Elle le regardait de nouveau, par moments, aussi souvent que la route et la conduite de la voiture le lui permettaient, et elle le vit enfin comme il était, un type mort de fatigue, tétanisé par la faim et le manque de sommeil, rescapé d'un voyage de plus d'une

semaine, en camion, en hélicoptère, bateau, train, et maintenant l'auto, le tournevis, la scène du tournevis somnambulique.

De même qu'elle s'était rendu compte fort tard que Braine n'avait pas dit un mot, de même elle se rendait compte seulement maintenant que Braine son mari avait terriblement maigri, oui, malgré ce long séjour à l'hôpital, les traits creux, un visage osseux, une tête de déporté, de cancéreux ou de prisonnier qu'on aurait affamé.

Mais, lui dit Lily, les gens, là-bas, les toubibs, tes chefs, personne ne m'a dit qu'on t'avait fait prisonnier, on m'a même dit que l'ennemi ne faisait pas de prisonniers quand j'étais sans nouvelles de toi, alors je ne comprends pas, pourquoi es-tu dans cet état ? Tu ne veux pas répondre ? Non, Braine ne répondit pas.

Le temps passait, la route, les kilomètres. La voiture, une jolie berline verte, intérieur beige, les sièges en cuir, était trop luxueuse pour Braine qui préférait les bolides sobres et simples.

Lily n'était pas une Braine. Lily était la fille de son père et son père le propriétaire d'une grande concession automobile, la plus importante de la

région, et le modèle que Lily conduisait était un cadeau de son père.

Papa, dit Lily, t'a gardé ta place au garage. Tu vas pouvoir reprendre ton travail à l'atelier. Ou t'occuper des dépannages, conduire la dépanneuse. Il m'a dit que tu pouvais choisir, si tu avais une préférence.

Après un bref silence : Il a même dit que dans l'avenir, pas tout de suite, dans l'avenir, selon tes capacités d'assimilation, il pourrait t'apprendre la vente, et plus tard, pourquoi pas, faire de toi son adjoint à la direction commerciale. C'est gentil, non ? Bien sûr que c'est gentil, laisse, mon chéri, inutile de répondre.

On arrivait. Ouf, tant mieux, soupira Lily, je n'en pouvais plus de conduire. À ce propos, mon chéri, il va falloir que tu reprennes le volant, et puis ta place dans la maison, tes responsabilités, ton fils à éduquer, enfin tout, quoi, maintenant que tu es là.

Braine ne reconnaissait pas sa maison. Celle qu'il avait sous les yeux réveillait quelque chose, mais quoi ? Sois doux avec ta mère, dit Lily, elle va sûrement pleurer.

Lily avait promis à la mère de Braine de s'arrêter

cinq minutes en rentrant de la gare : Que je puisse au moins embrasser mon fils, avait-elle dit à Lily. Mais bien sûr, avait dit Lily, je comprends, c'est bien naturel.

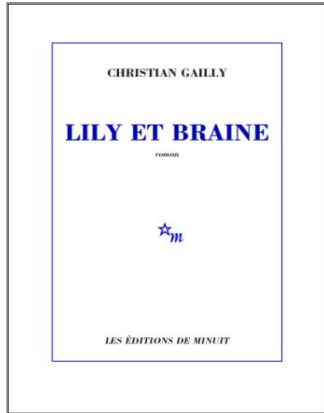
Comme promis, elle s'était arrêtée. Ça dura plus de cinq minutes mais elle avait prévu que ce serait un peu plus long. Louis dormait dans la voiture. On le laissa dormir avec Lucie. Elle avait vomi puis s'était endormie contre lui.

Braine n'avancait pas. Lily le poussa contre sa mère et Braine se laissa embrasser. La peau du visage de la vieille dame était toujours aussi douce et comme toujours de grosses larmes se jetaient du bord de ses yeux. Fréquentes et abondantes, qui avaient fait tant de mal à Braine quand il était petit, elles coulaient alors qu'il grandissait et coulaient encore quand il est parti.

Son père l'embrassa aussi, sa barbe était très dure, presque blessante, puis il lui dit, sans même lui demander comment il allait, ou bien comment c'était là-bas, Braine n'aurait pas répondu mais quand même, son père lui dit, son haleine sentait le tabac gris : C'est pas facile de rentrer quand on a pris comme toi une bonne raclée.

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE  
QUINZE FÉVRIER DEUX MILLE DIX DANS LES  
ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.  
À LONRAI (61250) (FRANCE)  
N° D'ÉDITEUR : 4708  
N° D'IMPRIMEUR : 100627

Dépôt légal : février 2010



Cette édition électronique du livre  
*Lily et Braine* de Christian Gailly  
a été réalisée le 28 août 2013  
par les Éditions de Minuit  
à partir de l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782707320902).

© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
pour la présente édition électronique.

[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

ISBN : 9782707327550

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)